

— Je vous répondrai par un souvenir, lui dis-je. J'étais à la campagne avec Gounod ; deux de mes amis viennent me voir, et la conversation s'engage sur la comparaison de la langue française et de la langue italienne, en tant que langues propres à la musique. " Le français, disait un de mes amis, avec ses *e muets*, ses *diphthongues*, ses *syllabes* sourdes fait obstacle au génie même ; Rossini maudissait notre langue. La langue italienne, au contraire, est déjà à elle seule une musique ; ses mots eux-mêmes chantent ; ses accents variés et expressifs éclatent dans la phrase comme des coups de cymbales, et ses *o*, ses *a* répandus à profusion dans les vocables, les font vibrer ainsi que des instruments de concert. "

Gounod écoutait sans répondre, puis, après un moment de silence : " Que penseriez vous donc, si je vous disais que la langue française offre au compositeur des ressources plus variées que l'italien ! " Nos deux amis se recrièrent. — " Du calme, reprit Gounod en riant, et laissez-moi m'expliquer. Certes, bien loin de moi la pensée de nier la sonorité et l'éclat de la langue italienne ; mais tout dans la musique est-il donc éclat et sonorité ? La langue italienne est une interprète incomparable pour exprimer ce qui est brillant et charmant dans la vie, ce qui est aimable dans les sentiments, élégant dans la douleur, ardent, mais un peu superficiel dans les passions. Mais si le compositeur a d'autres visées, s'il veut descendre dans le détail des sentiments, s'il veut rendre les finesses, s'il a quelque répulsion pour le théâtral, pour le convenu, s'il recherche l'intime, le vrai, le profond des choses et des cœurs, qu'il s'adresse à la langue française ! Elle est moins riche de coloris, soit, mais elle est plus variée et plus fine de teintes ; elle a moins de rouge sur sa palette, j'y consens, mais elle a des violets, des lilas, des gris perle, des or pâle que la langue italienne ne connaîtra jamais ! En voulez-vous une preuve : dans une de mes mélodies, le *Vallon* se trouve le vers :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime !

Un chanteur italien fort habile vint me chanter ce morceau traduit en italien. Arrivé au mot : *che t'ama*,.... il enleva avec force la première syllabe... *t'ama*. — Ah ! monsieur, m'écriai-je, ce n'est pas cela. Pourquoi tant de force sur cet accent ? Eteignez ! Eteignez ! La nature ne nous aime pas avec tant de passion ! c'est une affection maternelle, contenue. Voilez l'accent ! — Mais il ne put ni voiler ni éteindre. La loi inflexible de la prosodie italienne, le forçait d'enlever le *t'ama*, et je compris qu'il n'y avait rien de tel pour rendre ma phrase musicale que notre petite syllabe modeste, et un peu grise de qui *t'aime*... C'est comme une personne en demi-deuil.

Oh ! la langue française ! la poésie française ! ne la calomnient que ceux qui ne la comprennent pas ! Elle a des douceurs, elle a des intimités qui répondent à ce que nous ressentons de plus profond ! Savez-vous à quoi je compare la langue italienne ? A un magnifique bouquet de roses, de pivoines, de crocus, de rhododendrons... mais auquel il manque des héliotropes, des résédas, des violettes ! "

Cette comparaison termina l'entretien et répond à votre question car, remarquez que tous les mots employés par Gounod pour figurer les tons, sont emprun-

tés au monde des couleurs. Il y a, en effet, un lien intime entre les uns et les autres. Oui, les timbres sont des teintes ! Et jamais on ne sera un grand lecteur, si on ne parvient pas à revêtir volontairement les mots de toutes les couleurs du prisme, si on ne peint pas avec la voix ! La Fontaine a dit :

Un pauvre paysan, tout couvert de ramée,
Sous le poids du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.

Jamais vous ne lirez bien ces beaux vers si vous vous contentez de les rendre avec le crayon, si vous n'y ajoutez pas la couleur ! Jamais, si vous ne le *peignez pas*, vous ne me rendrez ce pauvre paysan, si souvent rencontré l'automne à la campagne, pliant sous une charge de branchages qui le dépassent, enfoui au fond de cette ramée comme un animal dans sa carapace, meurtri par le fagot rugueux, et imprimant chacun de ses pas lourds dans le sol humide... Allongez, allongez la syllabe finale de *ramée*, pour allonger les branches !... Rendez-moi ces rugosités du fagot par votre voix rugueuse ; ayez des tons gris, des tons fumés... pour cette chaumière enfumée. Enfin, c'est un Decamps qu'il faut faire, puisque La Fontaine a fait un Decamps. "

Je m'arrêtai après ces mots, en demandant à mon interlocuteur s'il était satisfait.

— Absolument ! me dit-il.

Il me faut maintenant conclure par deux observations générales qui seront à la fois le résumé et l'affabulation de ce que j'ai dit. La première, c'est que toutes justes, toutes précises que soient, j'espère, ces règles, elles ne sont pas absolues, que l'individualité du lecteur a une grande part dans la lecture, et qu'il faut beaucoup concéder à la personnalité ? Pourquoi ? Parce que la lecture, quand elle interprète les œuvres d'art, est elle-même un art et non pas une science ; la science est chose absolue, ses commandements n'admettent pas le plus ou le moins ; il n'y a pas deux manières de compter ou de mettre l'orthographe ; mais l'art est essentiellement relatif : relatif à l'artiste, relatif à l'époque, relatif aux circonstances où il s'exerce. Il y a autant de façons de peindre, de chanter, et par conséquent de lire, qu'il y a de lecteurs, de chanteurs et de peintres. Rossini disait un jour d'un de ses confrères : " Oh ! c'est un grand musicien ! Vous ne trouvez jamais chez lui les fautes que vous trouvez chez moi ! Il est vrai qu'il les a faites exprès ! " Voilà le mot vrai ! Pour les hommes supérieurs, apprendre les règles c'est apprendre à s'en passer au besoin ; mais ils les apprennent d'abord, pour pouvoir les plier ensuite à leur génie. Que le lecteur commence donc par apprendre le métier, puis qu'il l'oublie pour lire avec son caractère, son tempérament, son organisation. Car, on ne saurait trop le redire, dans tous les arts, et surtout dans l'art de la lecture, l'individualité joue un rôle et a des droits immenses.

De là un nouveau point de vue, un nouvel intérêt dans l'étude de la lecture. Elle nous offre un instrument d'analyse psychologique. Bien lire peut nous aider à nous mieux connaître. A quoi a abouti, en dernière analyse, l'examen des lois de la prononciation, de l'articulation ? Vous l'avez vu, à un phénomène psycholo-